

Zeitschrift: Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse =
Gazetta militare svizzera

Band: 77=97 (1931)

Heft: 3

Rubrik: Zeitschriften

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Z E I T S C H R I F T E N

Wir haben unsere Leser schon mehrmals auf die in italienischer Sprache erscheinende Zeitschrift „*Circolo degli Ufficiali Lugano*“ aufmerksam gemacht. In ihrer letzten Nummer veröffentlicht sie wieder mehrere interessante Artikel, u. a. „Per non creare degli antimilitaristi“ von Oberlt. Martinelli, „Guerra in montagna“ von Oberst Gansser, „Fanteria“ von Oberlt. Balestra und, worauf wir besonders hinweisen möchten „*L'Almanacco dell'Adula*“, von Oberstlt. Bolzani. Wir verzichten wegen Platzmangels darauf, die interessanten, von hohem patriotischem Geist getragenen Ausführungen wiederzugeben, empfehlen aber Artikel und „*Circolo*“ überhaupt allen Offizieren, denen die italienische Sprache einigermaßen geläufig ist.

H. K.

„*The military engineer*“ bringt in seiner Nr. 127 Jan./Febr. 1931 einen interessanten Bericht über die in den U. S. A. gemachten Versuche mit verschiedenen Typen für den Pontonbrückenbau, die seit dem Weltkriege noch zu keinem Abschluß gekommen sind.

Das kurz nach dem Weltkriege aufgestellte Programm hatte drei Brückentypen in Aussicht genommen, einen leichten, einen mittleren und einen schweren Typ. Letzterer sollte im Stande sein, den schwersten Tank Mark VIII von ca. 40 Tonnen Gewicht zu tragen. Da aber dieser Tank später als unmodern abgegeben wurde, fiel auch die Notwendigkeit des schwersten Brückentyps dahin. Nunmehr beschränken sich die Studien auf eine leichte und einer schwere Brückenkonstruktion. Erstere soll alle Kriegsfuhrwerke im Maximallgewicht des beladenen 3 T. Lastwagen, d. h. ca 7,5 T. Gesamtgewicht und einem Achsdruck von 5 T. zu tragen vermögen. Die schwere Brücke ist für alle übrigen Lasten der mobilen Armee berechnet bis zum Gewicht von 23 T. Gesamtgewicht, dem Gewicht des schwersten Tank entsprechend.

Organisatorisch ist vorgesehen: je eine leichte Pontonbrückenkompanie pro Armeekorps, zu 3 Plotonen, die je eine Brückeneinheit bilden, bestehend aus 2 Land-, 2 Bock- und 12 Pontonspannungen in der Gesamtbrückenlänge von 66 m.

Die Pontons bestehen aus einem Gerippe aus Duraluminium und einer Bordwandung aus Aluminiumblech, die Böcke besitzen Füße aus Stahlrohren und einen Querträger (Holm) aus Duraluminium. 7 hölzerne Fahrbahnbalken und 2 Randbalken, sowie 166 cm dicke Laden bilden die Fahrbahn einer Spannung in der Breite von 3,20 m und einer Länge von 4,80 m. Für den Transport ist sowohl Pferde- wie Motorzug vorgesehen und zwar pro Spannung ein Fuhrwerk oder Anhänger. Zur Bestimmung der Gewichte der eine Brücke passierenden Fuhrwerke wird eine Waage mitgeführt, die in der Lage ist sowohl Gesamtgewichte wie Achsdrucke zu bestimmen.

Für die schwere Pontonbrücke ist die Bildung eines Bat. vorgesehen, bestehend aus 2 Kompanien zu je 2 Plotons. Das Ploton, die Brückeneinheit, führt mit sich 2 Land-, 4 Bock- und 9 Pontonspannungen und baut eine Brücke in der Länge von ca. 60—63 m. Als Pontons waren bei den Versuchen sowohl Holz- wie Stahlpontons verwendet worden, der Bock besitzt einen Stahlgitterträger (Holm) und Stahlrohrfüße. Die Fahrbahn wird aus 9 Fahrbahnträgern und 2 Randbalken, sowie aus 7,28 cm dicken Brettern gebildet. Ihre Breite beträgt 3,30 m. Die Länge der Spannung 4,80 m. Ein Innenbordmotorboot vervollständigt die Ausrüstung des Plotons. Für den Transport ist nur Motorzug, Lastwagen und Anhänger sowie ein Traktor vorgesehen. Die Kompanie verfügt außer reichlichem Reservematerial über einen Speziallastwagen mit einem Kran von 2 T. Tragkraft und einer Winde von 5,5 T. Zugkraft.

Konstruktiv interessant ist sowohl bei der leichten, wie bei der schweren Brücke das völlige Uebergreifen der Balken über 2 Pontons mit Befestigung an

allen 4 Bordwänden, wodurch die Brücke annähernd die Steifheit eines kontinuierlichen Trägers erhält, andererseits aber auch die Nachteile besitzt, nicht rasch ein- und ausgebaut und nicht gliedweise zerlegt werden zu können.

Als noch unabhklärte Versuchsprobleme werden bezeichnet: der Ersatz der Holzbalken durch metallene Träger, Herstellung der Pontons aus Sperrholz und die Verwendung von Außenbordmotoren für die Pontons. Nü.

Nous croyons utile d'indiquer aux lecteurs du Journal militaire suisse l'intéressante étude que publie la **Revue militaire française** de novembre, sous la plume du général Réquin, sur «La journée du 9 septembre 1914 à la gauche de la 9e armée». L'auteur, qui fut ce jour là officier de liaison de la 9e armée (Foch) auprès de la 42e div. (Grossetti), met en lumière l'action de cette division. Il fait justice, une fois de plus, de la légende qui dépeint la 42e div. entrant, au pas de charge, dans le flanc du 12e C. A. allemand.

La manœuvre du général Foch comportait la relève de la 42e div., en pleine action et en plein jour, par l'aile droite du 10e C. A. qui était à sa gauche, le mouvement de cette division glissant derrière la Div. marocaine, sa voisine de droite, et l'engagement de la 42e div., face à l'est, partant du front Linthes—Pleurs, à 16 km. de sa précédente zone d'action. Si, par suite d'un retard de cinq heures, l'attaque fut interrompue par la nuit et cette manœuvre en somme sans effet sur le résultat final de la journée — puisque la retraite allemande était déjà ordonnée avant le déclanchement de l'attaque — elle n'en présente pas moins un vif intérêt par la hardiesse de sa conception.

Lorsque, bien après la bataille, on demandait au général Foch les raisons qui l'avaient déterminé à prendre une décision aussi grosse d'aléas, il répondit: «Je n'avais plus rien d'autre à faire.»

La partie de l'article du général Réquin qui a trait à l'action de la Division marocaine et de la 51e div. de réserve permet de compléter heureusement l'étude du lieutenant-colonel Koeltz «D'Esternay aux Marais de Saint Gond», parue de janvier à juin 1929 dans la **Revue d'infanterie**, dans son chapitre final qui concerne le Xe C. A. allemand, aversaire de la gauche de la 9e armée française. Les articles du lieutenant-colonel Koeltz ont été édités en un volume qui a été analysé dans le numéro de janvier du Journal militaire suisse.

Le **Bulletin belge des sciences militaires** de janvier commence une étude du capitaine E. M. G. Wanty sur les «Procédés de combat de l'armée allemande.» Voici le plan de cet intéressant travail:

Introduction. L'organisation des unités constitutives de la div. type moderne.

Chapitre premier. Les grandes lignes de la doctrine offensive.

Chapitre deuxième. Les différents aspects d'une opération offensive:

1. L'exploration lointaine.
2. La marche sur routes.
3. La marche d'approche et les formations semi-ouvertes (1 croquis).
4. Le combat de rencontre (2 croquis).
5. L'approche de nuit.
6. La prise du dispositif préparatoire à l'attaque (1 croquis).
7. L'attaque jusqu'à l'abordage de la position (1 croquis).
8. Le combat à l'intérieur de la position.
9. L'attaque débordante (1 croquis).
10. La poursuite.

Chapitre troisième. La tactique des petites unités:

1. L'organisation de la compagnie.
2. Le combat de la compagnie.
3. L'utilisation des mitrailleuses.
4. L'utilisation des minenwerfers.
5. Les canons d'infanterie.
6. Exemple d'un dispositif de compagnie (1 croquis).

Chapitre quatrième. Cas particuliers.

Dans une revue bibliographique fort bien faite, le même journal analyse «Les exercices aériens de 1930» en Angleterre. D'après le major anglais Stewart, ces manœuvres confirment que la prépondérance des avions de chasse apparaît préférable à la prépondérance des avions lourds de bombardement, dans une force aérienne défensive, et que la nécessité d'avoir des canons anti-aériens, capables d'agir efficacement contre les avions rapides volant bas, se fait sentir d'une manière urgente. Mft.

La controverse sur l'emploi des mitrailleuses dans l'offensive continue à faire couler beaucoup d'encre.

Le **Bulletin belge des sciences militaires** de février répond, indirectement, à un article de la **Revue d'infanterie** de novembre dernier. Dans cet article, la revue française critiquait la décentralisation à outrance préconisée par le règlement belge qui affecte les mitrailleuses du bataillon de premier échelon, en tout ou en majorité, par peloton (Zug), aux compagnies de tête. Le capitaine de la compagnie de fusiliers de premier échelon détermine les missions des mitrailleuses affectées à son unité. Il règle leur action en s'efforçant d'assurer à son premier échelon l'appui constant des mitrailleuses, notamment par la progression alternative de leurs sections.

Pratiquement, cette décentralisation est, paraît-il, poussée encore plus loin et les commandants des compagnies de fusiliers se déchargent sur leurs chefs de section du soin de donner des missions aux sections de mitrailleurs qui leur sont affectées. «Pauvres sections de mitrailleuses — écrivait la *Revue d'infanterie* — qui ne reçoivent jamais de mission précise et suivent inutiles, désorganisées, sinon détruites avant d'avoir mis en batterie!»

Après avoir fait toucher du doigt les difficultés d'exécution d'un procédé de ce genre, la *Revue d'infanterie* concluait qu'il ne fallait pas de schéma: «Les circonstances seules peuvent déterminer le mode d'appui offensif par les mitrailleuses. Il semble donc qu'il faille laisser la direction de cet appui entre les mains du chef de bataillon, au mieux de l'intérêt général du bataillon. Bien fixé, sur les buts que se propose l'attaque, cet officier sera à même de découvrir, après une étude fouillée de l'ennemi et du terrain, les possibilités d'appui qui lui sont offertes. Il déterminera alors son plan de feu pour le démarrage de l'attaque et son «plan de décentralisation» pour le développement de l'opération, ne craignant pas, s'il le juge utile, de placer telle ou telle de ses sections sous les ordres d'un commandant de compagnie, mieux placé que lui pour leur donner des ordres de tir.»

Le **Bulletin belge des sciences militaires** justifie sa doctrine en rappelant que la division (à 3 R. I.) comporte, en plus des mitrailleuses des bataillons, un bataillon de mitrailleuses divisionnaires à trois compagnies (formation analogue à notre groupe attelé, en remarquant toutefois que dans le bataillon de mitrailleuses belge les conducteurs et mitrailleurs sont à pied, les mitrailleuses sur charrettes et que la division belge vaut, en infanterie, un(e) de nos brigades). Il semble vouloir dire que cette décentralisation systématique n'affecte que les mitrailleuses des bataillons.

Et, abordant l'emploi des mitrailleuses divisionnaires, il mentionne que pour la bataille ces dernières sont normalement mises en œuvre «par compagnies entières données en renforcement aux régiments d'infanterie de première ligne ou utilisées par le commandant de la division.»

Ces compagnies, affectées aux R. I., sont ou bien réparties entre les bataillons ou bien actionnées suivant les ordres du commandant de régiment. Dans le premier cas elles sont encore, comme les mitrailleuses des bataillons, «en tout ou en majorité réparties normalement par peloton entre les compagnies de premier échelon. Celles que le commandant de bataillon juge devoir se réserver, *marchent* (c'est nous qui soulignons) avec la compagnie de deuxième échelon . . .»

Le commandant de régiment utilise les mitrailleuses divisionnaires qu'il actionne directement, soit pour suppléer à une insuffisance de moyens d'artillerie, soit pour économiser des troupes d'infanterie, soit encore pour la couverture des flancs. Ces unités ne sont pas dissociées.

Les compagnies de mitrailleuses divisionnaires, dont le commandant de la division s'est réservé l'emploi, sont utilisées aux tirs de harcèlement à grandes distances ou, si nécessaire, à renforcer, dans certains secteurs, l'action des mitrailleuses de premier échelon. «Mais étant donné que dans le combat offensif, les unités de mitrailleuses ne peuvent que très exceptionnellement effectuer des tirs par dessus les troupes amies et que par ailleurs, les fluctuations du combat rendent aléatoire le flanquement préconçu à l'aide de mitrailleuses disposées en profondeur» . . . «il vaudra mieux, dès qu'on en aura la possibilité, obvier à cette insuffisance ou à cette carence en envoyant» encore «ces mitrailleuses au premier échelon.»

A la lecture de ces lignes, il semble bien que la Revue d'infanterie avait raison et le second article du Bulletin belge des sciences militaires, tout en prétendant au début le contraire, ne fait que confirmer que les règlements belges préconisent une décentralisation complète des mitrailleuses régimentaires et divisionnaires.

Tout en comprenant que le terrain dans lequel les mitrailleuses belges auront à combattre n'est pas à comparer avec le nôtre, il est permis de trouver que cette poussée des mitrailleuses vers l'avant paraît exagérée. Il semble ne rester en main du commandant de bataillon, pour faire sentir son action personnelle, pour marquer son effort principal, que sa réserve de fusiliers.

La solution de notre S. C. est plus rationnelle, plus logique, mieux adaptée au cas «moyen». Rappelons-la: «Les mitrailleuses sont avant tout *l'arme du commandant de bataillon*, qui s'en sert là où il recherche la décision, pour marquer son effort principal. L'emploi des mitrailleuses constitue une partie essentielle du plan de combat.

Les mitrailleuses sont également *l'arme des commandants de compagnie*. A cet effet, on attribue normalement une section de deux pièces à chaque compagnie de premier échelon.

A défaut d'autres moyens, en particulier d'artillerie, le commandant de régiment peut se servir des mitrailleuses de la réserve pour indiquer où il compte donner son effort principal.» (S. C. art. 24.)

La doctrine française, défendue par la Revue d'infanterie de novembre, se rapproche beaucoup de la nôtre. Mft.

Revue de cavalerie. In der Januar/Februar-Nummer kommt eine längere taktische Studie über „Moderne Kavallerie“ von Kdt. Keime zum Abschluß.

Vor allem ist bemerkenswert, daß sich auch die Franzosen über die definitive Neuorganisation der Kavallerie noch nicht im klaren sind. Man ist immer noch im Versuchsstadium, doch hat man im Jahre 1930 einen bemerkenswerten Schritt vorwärts gemacht.

Die heutige Kavallerie-Division besteht nur noch aus zwei eigentlichen Reiterbrigaden (früher 3), dazu kommt nun aber nach der neuen Organisation ein Regiment „dragon porté“, das sind auf Camions verladene Truppen, die organisatorisch genau der Infanterie entsprechen. Momentan ist eine Verwendung von Fahrrädern (1 Bat.) und Camions, sowie Camionetten (2 Bat.) vorgesehen. Versuche mit Citroën-Raupenautomobilen haben glänzende Resultate gezeitigt, doch befürchtet man durch allzu große Materialanschaffungen ein zu rasches „Altwerden“ des Materials.

Diese Raupenautomobile sind nur als Transportmittel, nicht etwa als Kampfwagen zu denken. Die Kampfwagen der Kavallerie sind die AMC (automitr.-Camions), die mit einem schon ältern 37 mm Geschütz und einem Mg bewaffnet sind. AMC-Züge werden speziell den Aufklärungsabteilungen beigegeben. Kdt. Keime regt aber auch die Formierung von eigentlichen AMC-Schwadronen an, zu 3 Zügen mit je 5 AMC. Die neuesten Modelle der AMC haben nun ebenfalls Raupenantrieb und sind deshalb nicht mehr an die Straßen gebunden.

Ein kurzer geschichtlicher Rückblick schließt die sehr interessanten und für Offiziere aller Waffen anregenden Ausführungen ab. Kdt. Keime glaubt, daß man bereits 1914 die Kavallerie ähnlich organisiert hätte haben sollen, wie es

auch die Belgier zum Teil schon hatten, und daß, wenn man heute von „moderner Kavallerie“ redet, eigentlich erst recht der Moment da ist, um an der Vervollkommnung ihrer Neuorganisation weiter zu arbeiten.

Im übrigen enthält dieses Heft einen interessanten Bericht über eine Motorradfahrer-Schwadron, die anlässlich der Lorraine-Manöver (August/September 1930) versuchsweise mitwirkte und teilweise Hervorragendes leistete, wenn auch andererseits zugegeben werden muß, daß sie wohl nur in Verbindung mit AMC und speziell als Schutz für die dragon porté-Einheiten zur Geltung kommen wird. Doch soll die Aufteilung in eigentliche Mot.-Rdf.-Patrouillen glänzende Ergebnisse zeitigt haben. Sch.

L I T E R A T U R

Redaktion: Oberst E. Bircher, Aarau.

Vorsicht! Feind hört mit! Eine Geschichte der Weltkriegs- und Nachkriegsspionage. Herausgegeben von *Hans Henning Freiherr von Grote*. Mit 150 photographischen Aufnahmen, sowie einem statistischen Anhang. Verlag Neufeld & Henius. Berlin. 339 Seiten.

Die Zahl der Neuerscheinungen auf dem Büchermarkte, die auf den Weltkrieg Bezug haben, nimmt ständig zu. Neben den rein militärischen, kriegsgeschichtlichen oder politischen Werken gibt es auch solche, die den Krieg mit all seinen Mit- und Nebenerscheinungen und allen seinen Auswirkungen deuten und aufklären wollen. Von diesem Gesichtswinkel aus ist es ganz natürlich, daß Bücher, die sich mit der Spionagetätigkeit vor, während und nach dem Weltkrieg befassen einen ziemlich großen Raum einnehmen. Es liegt in der menschlichen Natur begründet, daß sie gerne zu Dingen hinneigt, die in ein geheimnisvolles Dunkel gehüllt sind und der Phantasie freien Spielraum lassen. Im Juliheft 1930 dieser Zeitschrift sind denn auch einige dieser Bücher gesprochen worden, so daß es jetzt nicht eine einfache Aufgabe ist, das vorliegende Buch „Vorsicht! Feind hört mit!“ in einer Weise zu schildern, daß nicht schon Gesagtes wiederholt wird. Der Schreiber dieser Zeilen möchte nur Dinge wiederholen, die auf unser Land und unsere Armee Bezug haben, die aber auch nicht genug wiederholt werden können, denn auch für uns gilt das Wort „Vorsicht, Feind hört mit“.

Wer erinnert sich nicht an die bewegten Augusttage des Jahres 1914, als die Welt in Brand stand und auch unser Volk und unsere Armee von einer eigenartigen Massenpsychose befallen wurde, die man schlechthin als „Spionitis“ bezeichnen kann. Wer die ersten Tage der Mobilmachung an der Dreiländerecke unseres Landes mitgemacht hat, erinnert sich mit nachträglichem geheimem Behagen, wie diese Krankheit auch von ihm Besitz ergriff und ihm Trugbilder vorzauberte, die sich bei klarem Ueberlegen in nichts auflösten. Auch das Märlein von den schwarz gekleideten russischen Damen, die französisches Geld durch die Schweiz führen wollten, wurde herumgeboten. Bis ins Jahr 1915